



**HAL**  
open science

## Introduction

Jacques Lasfargues, Maurice Picon

► **To cite this version:**

Jacques Lasfargues, Maurice Picon. Introduction. Gallia - Archéologie de la France antique, 1996, Les productions des ateliers de potiers antiques de Lyon (1ère partie): les ateliers précoces, 53, pp.5-11. 10.3406/galia.1996.3195 . hal-01911144

**HAL Id: hal-01911144**

**<https://hal.science/hal-01911144>**

Submitted on 29 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# INTRODUCTION

Jacques LASFARGUES et Maurice PICON

## TRENTE ANS DE RECHERCHES DISCONTINUES

Quand, voici quelques mois, a pu être enfin envisagée la diffusion des travaux collectifs portant sur les ateliers de potiers gallo-romains, c'est naturellement l'ensemble de ces ateliers qui a été regroupé dans ce projet, des ateliers les plus précoces de Loyasse ou la Mulette, aux productions les plus récentes du III<sup>e</sup> s. (fig. 1). On comprendra aisément que ce n'est pas par céramo-manie que ce parti avait été adopté, mais au contraire pour permettre une meilleure exploitation de cette synthèse dans une double perspective d'histoire locale et d'histoire économique : déplacement des lieux de fabrication, émergence brutale et évolution rapide des productions, c'est-à-dire aussi de la consommation et du goût, persistances ou survivances. Ce parti avait été apprécié et soutenu par le Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique qui a financé ce projet collectif, et encouragé par la direction de *Gallia*, avec les réserves habituelles de présentation et d'examen d'un manuscrit achevé. Las, quand, trois ans plus tard le manuscrit a été effectivement présenté, la politique éditoriale, ou plutôt les moyens, de *Gallia* avaient évolué.

Le manuscrit a donc été coupé en deux parties, et le grand projet initial se voit, ne serait-ce que pour des raisons techniques, sensiblement altéré. Mais il a paru indispensable cependant d'accepter cette solution afin de ne pas retarder encore la diffusion de ces résultats que certains attendent depuis trente ans. Nous saura-t-on gré de ce renoncement ?

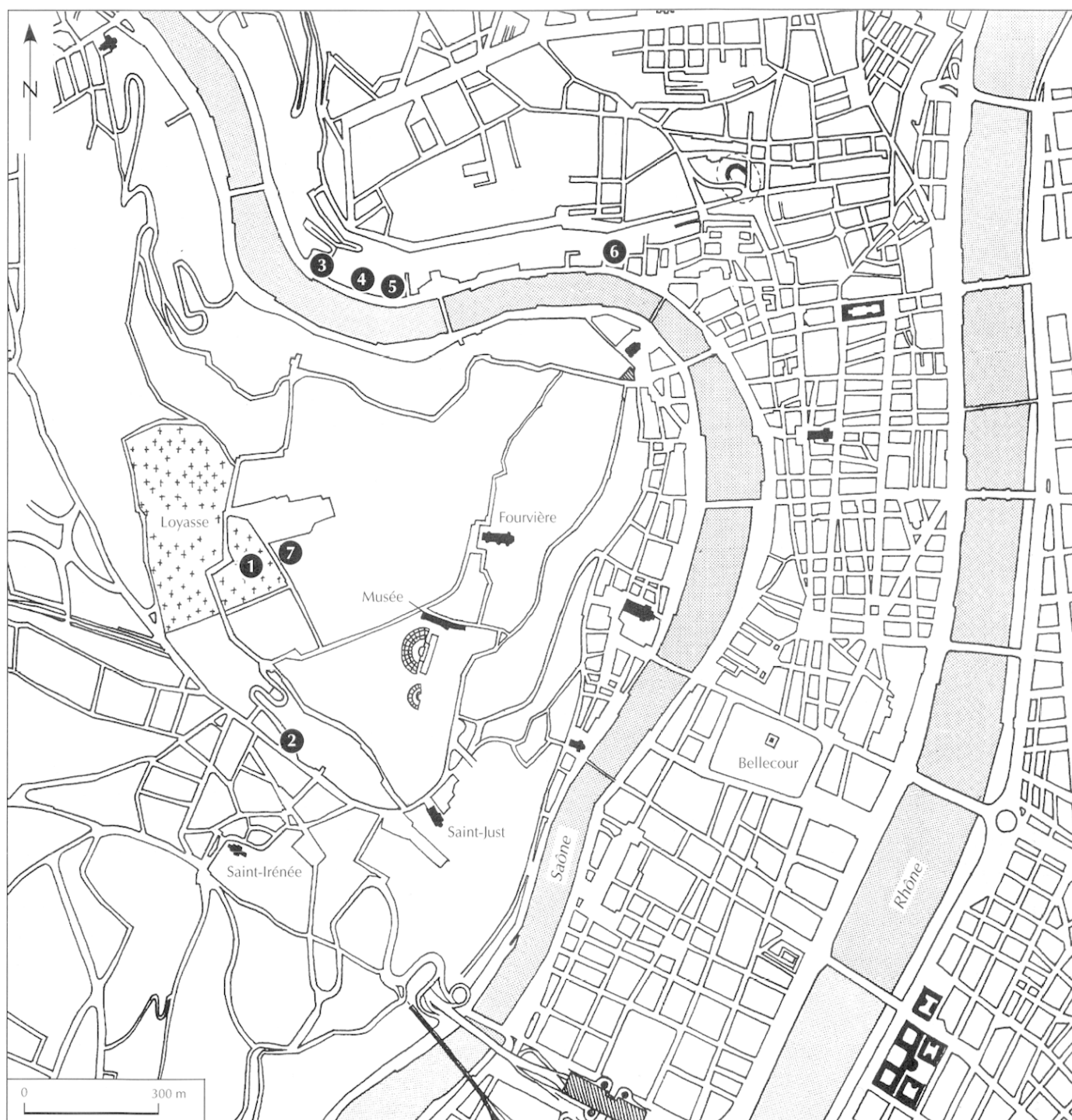
Il y a en effet trente ans, à quelques mois près, étaient découverts les ateliers de potiers de la rue de la Mulette. L'année précédente, avaient déjà été repérés à quelques centaines de mètres en amont sur la rive gauche de la Saône des ateliers de production de céramiques à parois fines et de lampes datés du milieu du I<sup>er</sup> s. de notre ère.

Mais la découverte de la rue de la Mulette a immédiatement semblé d'une toute autre importance, puisqu'elle révélait l'existence de fabrication locale de céramiques « apparentées » au groupe arétin.

L'attention était attirée sur les ateliers lyonnais et les découvertes se sont alors succédé jusqu'à celle de 1992 sur le site de Charavay à Vaise. L'examen des réserves du Musée de la Civilisation gallo-romaine et le dépouillement de la bibliographie locale ont montré depuis (Lasfargues, 1973) que des observations de découvertes semblables avaient été consignées depuis le XVIII<sup>e</sup> s. et notamment au XIX<sup>e</sup> s., par F. Artaud (1846) et A. Steyert (1895). Si quelques-unes d'entre elles devaient être interprétées avec prudence, toute accumulation de débris de céramique n'étant pas obligatoirement un dépotoir d'atelier, certaines annonçaient les découvertes de la rive gauche de la Saône ; d'autres enfin laissaient supposer deux zones de production dont l'existence depuis n'a pas été confirmée : le quartier d'Ainay dans la presqu'île et la rive droite de la Saône, dans le quartier de la Quarantaine-Choulans. Très curieusement, toutes ces informations n'avaient pas été exploitées par les archéologues du milieu du XX<sup>e</sup> s., Fabia, Wuilleumier ou Audin, mais ces derniers, sur la base de critères stylistiques et de cartes de répartition, avaient conclu à l'existence d'une fabrication lyonnaise de vases à médaillons d'applique aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. Les analyses physico-chimiques et les découvertes récentes ont montré qu'ils ne pouvaient pas être lyonnais et qu'ils s'intégraient à la vaste production de sigillées claires de la moyenne vallée du Rhône.

## TRENTE ANS DE DÉCOUVERTES

Sans entrer dans le détail, il paraît nécessaire d'évoquer cette succession de découvertes, car les conditions de fouille et de stockage ont très largement influencé la qualité de l'information disponible et l'exploitation des résultats.



**Fig. 1.** Plan de situation des ateliers lyonnais : 1, Loyasse ; 2, Cardinal Gerlier ; 3, la Butte ; 4, la Manutention ; 5, la Muette ; 6, Saint-Vincent ; 7, la Sarra.

La première qui remonte à 1965 est localisée place du 175<sup>e</sup> Régiment-d'Infanterie sur la rive gauche de la Saône, 250 m en amont du site de la Muette. Elle a été faite à l'occasion de la pose d'une conduite d'eau de fort diamètre, et les observations se sont limitées à l'observation des parois de la tranchée et des déblais accumulés à proximité, sans qu'il ait été possible de réaliser une véritable fouille. Les rares structures observées n'évoquaient pas de manière évidente une activité de production, mais le mobilier recueilli semble bien correspondre à des rebuts d'une fabrication de lampes et de vases à parois fines qui peut être datée du milieu du I<sup>er</sup> s. de notre ère. Ce mobilier, peu abondant, est longtemps resté dispersé entre les archéologues qui sont intervenus sur le site, et n'a été regroupé au Musée de la Civilisation gallo-romaine que très récemment. Les archives de fouilles sont pratiquement inexistantes.

Un an plus tard, au printemps 1966, intervient la découverte de la Muette. Nous reviendrons plus loin sur le site lui-même ; il suffit ici de rappeler avec recul et réalisme que les conditions de fouilles n'ont pas été à la hauteur des enjeux scientifiques. Pourtant, dès le premier jour, un atelier de sigillée augustéenne a été clairement identifié, et la Direction des Antiquités a, pour la première fois à Lyon, interrompu un chantier de travaux publics pour permettre des fouilles qui ont duré plusieurs mois et débloqué des moyens qui, aujourd'hui, sembleraient dérisoires mais, étaient relativement importants pour l'époque. Malheureusement, la plupart des intervenants n'avait aucune expérience des fouilles d'ateliers et leur formation archéologique était bien insuffisante. L'enregistrement des données fut donc très maladroit, l'exploration des lambeaux conservés du site désordonnée et d'ailleurs incomplète, les interprétations immédiates souvent erronées.

Sur 5 000 m<sup>2</sup> touchés par le projet immobilier et promis à une destruction définitive, seuls 1 600 m<sup>2</sup> environ ont pu être explorés très sommairement et, il faut bien le noter, après un terrassement préalable si drastique qu'il avait, en provoquant la découverte, détruit la partie supérieure des structures. Il ne subsistait en réalité que des lambeaux de niveaux en place sur le sol naturel et la partie inférieure des structures en creux. Un seul exemple : le four F2, où ont été cuites des cruches à la fin du I<sup>er</sup> s. après J.-C., a été creusé à l'intérieur d'une importante fosse dont on ne connaît ni les dimensions ni la forme exacte et qui avait été comblée avec des rebuts de productions augustéennes, peut-être en position secondaire. On

comprendra donc combien nos observations inexpérimentées ont été médiocres et nous devons considérer aujourd'hui que la seule base pour une étude sérieuse est le mobilier lui-même, ou plutôt la part du mobilier issue de deux ensembles sinon clos, du moins cohérents et homogènes. Nous reviendrons plus loin sur cette option de travail.

Un de ces ensembles a fait l'objet d'une fouille complémentaire neuf ans après la première découverte. Le dépotoir Gobelet I-II resta en effet conservé pour partie sous la rue de la Muette qui limite le site à l'est, et il avait semblé nécessaire d'en reprendre l'étude, pour tenter d'en comprendre la stratigraphie et l'organisation, ainsi que pour compléter les séries recueillies en 1966. Ce mobilier est identifié sous le nom de Muette 75. Mentionnons enfin pour mémoire quelques cartons de tessons provenant du même atelier augustéen et récupérés en 1967 lors de travaux limités dans un square situé à 150 m à l'est de la rue de la Muette. Ils apportent la preuve du prolongement de l'atelier le long des berges de la Saône vers l'est.

Le mobilier recueilli en 1966-1967 et 1975 représente un volume très considérable de l'ordre de 20 m<sup>3</sup>. Il a cependant pu être stocké puis lavé et conditionné dans des conditions presque satisfaisantes. Il est aujourd'hui regroupé dans un seul dépôt du Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon, de même que l'essentiel des maigres archives de fouille, dont une autre partie est conservée par H. Vertet. Ces bonnes conditions de conservation n'ont malheureusement pas empêché la disparition d'une grande partie de la sigillée décorée qui a été égarée, sans doute au début des années 1970, après d'ailleurs avoir été analysée et partiellement publiée (Picon, Lasfargues, 1974).

L'énormité du volume de ce mobilier n'a pas manqué de poser le problème des méthodes de travail auquel sont confrontés tous les chercheurs engagés dans ce type de recherche. Ce n'est pas seulement par incurie ou négligence que des centres de production comme Arezzo ou la Graufesenque n'ont pas encore connu les publications que chacun attend, et il semble paradoxalement plus facile de publier la céramique des sites de consommation que celle des ateliers. Mais ce problème bien connu a été rendu plus complexe par la nature même d'une partie du mobilier recueilli : le matériel de Gobelet I, Gobelet II et Muette 75 est constitué dans une large proportion par des vases à parois minces, décorés ou non, ou de petites formes de sigillée. Or, ces rebuts sont extrêmement frag-

mentés et les remontages se sont avérés délicats et donc particulièrement longs même si l'on s'est limité au minimum nécessaire : vingt ans après la découverte, d'importantes reconstitutions de décors de gobelets d'Aco ont encore pu être réalisées. Il faut enfin se souvenir que les budgets d'étude disponibles il y a trente ans étaient dérisoires, ce que certains ont tendance aujourd'hui à oublier.

On comprendra donc que, après l'euphorie des premières notes qui informaient de l'essentiel l'ensemble des chercheurs concernés en France et à l'étranger, il ait fallu attendre de longues années pour voir paraître les premiers articles : le compte rendu de la fouille et le catalogue des estampilles sur sigillée lisse, dix ans précisément après la découverte de l'atelier. Mais l'analyse détaillée des productions, parois fines et lisses décorées, lampes, vernis rouge pompéien et céramique commune restait à faire pour l'essentiel, malgré les encouragements de nombreux collègues français ou étrangers qui attendaient avec impatience notre documentation.

Malgré cette lenteur dans la publication, l'importance de la découverte a rendu tous les acteurs de l'archéologie locale plus vigilants. C'est ainsi que le minuscule témoin de l'atelier de Loyasse n'a pas échappé à notre attention en 1967. Le mobilier entre immédiatement dans les collections du musée et une note diffuse rapidement l'information. Le matériel, cette fois peu abondant, donne lieu à des communications dans des colloques et un article détaillé est rapidement entrepris et largement avancé. Mais ici encore la publication n'aboutira pas. Un an plus tard, un nouveau lieu de production est localisé à quelques centaines de mètres au nord ouest de celui de Loyasse sur le plateau constituant la partie occidentale de la colline de Fourvière. Une fois de plus, il s'agit d'une découverte fortuite provoquée par des terrassements de construction d'immeuble et une fois de plus la fouille sera limitée à quelques heures. Le site considérablement bouleversé ne livrera plus que trois fosses, dont une fosse à cuire de la céramique commune sombre, et des amas de rebuts de production, mêlés à des fragments de moules de vaisselle de bronze. L'association travail du métal-travail de la céramique semble ici bien établie et fait d'autant plus regretter la médiocre qualité des observations de terrain. Le mobilier est déposé au Musée de la Civilisation gallo-romaine et la découverte fera rapidement l'objet d'une première note d'information (Lasfargues *et alii*, 1970).

L'évolution rapide de l'archéologie régionale va heureusement modifier radicalement les conditions d'exploitation des trois découvertes d'atelier des années 1980. Sur le flanc sud de la colline de Fourvière, au col de Trion, un petit atelier de céramique commune est fouillé dans de bonnes conditions à l'angle des rues Cardinal-Gerlier et de Trion en 1985. C'est ensuite, dans le cadre de la vaste opération d'urbanisme du quartier Saint-Vincent sur la rive gauche de la Saône, 750 m en aval de la Muette, qu'est étudié un four dont on a longtemps hésité à identifier la production, très probablement des olpés que l'on peut situer dans le troisième quart du I<sup>er</sup> s. avant notre ère. Un dernier atelier, en activité au III<sup>e</sup> s., a été exploré en 1992 dans le cadre de l'importante fouille préventive de Charavay dans le quartier de Vaise. Sa publication n'a pas trouvé sa place dans ce programme. Le mobilier et les archives de fouilles des fours de Cardinal-Gerlier, de Saint-Vincent et de Charavay sont conservés au Service archéologique municipal.

Ce sont donc, en trente ans, sept sites lyonnais où ont été observées les traces plus ou moins importantes de l'activité céramique, en général et pour les plus importants, dans de mauvaises ou de très mauvaises conditions de fouille. La communauté scientifique sera rapidement informée par des communications orales dans des congrès ou par quelques articles, mais la masse considérable de mobilier accumulé devra attendre presque trente ans pour que soit enfin réalisée la publication que l'on attendait. Mais si la faiblesse de la documentation recueillie vient d'être rappelée, il faut insister sur le fait que les archéologues lyonnais ont bénéficié d'une ouverture nouvelle tout à fait exceptionnelle : l'apport essentiel des analyses physico-chimiques avec la collaboration du laboratoire URA 3 du CNRS créé puis dirigé par M. Picon et l'un d'entre nous (A. D.).

## L'APPORT ESSENTIEL DES ANALYSES

Une caractéristique importante de l'étude des ateliers lyonnais a été le recours aux méthodes de laboratoire. Elles furent appliquées d'abord aux productions de la Muette, puis étendues progressivement à l'ensemble des productions lyonnaises.

Les objectifs que ces études se proposaient d'atteindre devaient évoluer à mesure que les méthodes se développaient, les recherches sur les productions lyonnaises ayant elles-mêmes contribué pour une large part à leur développement. L'expérience acquise dans l'étude des

ateliers de la Murette fut notamment à l'origine des nombreuses recherches méthodologiques effectuées par le laboratoire de céramologie de Lyon (Picon *et alii*, 1971). Il en est résulté, pour les recherches lyonnaises, des travaux qui sont eux-mêmes le reflet de ces périodes de développement, que caractérisent des moyens et des méthodes qui peuvent être assez différents selon la date à laquelle ces recherches ont été réalisées.

Parmi les objectifs qui furent assignés aux travaux de laboratoire, il y eut, dès les premières études entreprises sur le site d'atelier de la Murette, la mise en évidence de caractéristiques techniques pour les différentes productions locales et importées, par exemple le caractère calcaire ou non calcaire des argiles employées, dans le but notamment d'identifier les filiations italiques, et plus précisément arétines, et les traditions locales (Picon, Vichy, 1974). L'un des enjeux était alors de distinguer ce qu'on supposait être une succursale arétine à Lyon, sur le site de la Murette, d'autres ateliers plus anciens, comme celui de Loyasse à Lyon ou celui de Bram dans l'Aude, pour lesquels une filiation arétine directe semblait moins évidente. Depuis, ces notions ont été précisées et affinées, tendant à distinguer actuellement les influences italiques de celles qui furent proprement arétines, et contribuant à la redéfinition de ce qu'on rangeait alors sous le terme général d'imitations, s'agissant des diverses productions proches de la terre sigillée.

Une autre application importante des études en laboratoire allait être la vérification du catalogue des marques sur terre sigillée, découvertes sur le site d'ateliers de la Murette (Lasfargues, 1976). Il s'agissait d'abord de distinguer, parmi les marques présentes sur le site à un très petit nombre d'exemplaires, voire à un seul, quelles étaient celles qui étaient importées d'Italie, et celles qui étaient d'origine locale ou régionale.

L'identification des importations italiques devait se faire aisément. Elle allait concerner aussi les fragments de moules de sigillée décorée découverts sur le site, dont trois exemplaires devaient révéler une origine arétine, ce qui tendait à confirmer les liens privilégiés des ateliers de la Murette avec les ateliers d'Arezzo, liens dont les études techniques avaient déjà suggéré l'existence (Picon, Lasfargues, 1974).

Plus difficile en revanche devait se révéler la distinction entre les productions de la Murette et les autres productions de la moyenne vallée du Rhône, celles de Vienne en particulier. La raison de ces difficultés tenait à l'utilisation, dans les ateliers de la région, d'argiles cal-

caires issues du complexe fluvio-glaciaire rhodanien, argiles dont les compositions étaient à la fois très banales et peu différentes d'un site à un autre. C'est ainsi par exemple que les compositions des quelques productions viennoises que l'on connaissait à l'époque où furent entreprises les premières analyses des sigillées de la Murette se distinguaient mal des productions lyonnaises, et qu'on pouvait craindre que ce soit aussi le cas pour les ateliers encore inconnus de ces régions. Cette crainte était d'autant plus vive que le Laboratoire de céramologie de Lyon ne disposait alors que d'analyses portant sur un petit nombre de constituants chimiques.

Malgré ces difficultés, on avait déjà pu relever le caractère nettement viennois de quelques-uns des moules retrouvés sur le site d'ateliers de la Murette (Picon, 1976). Observation qui devait se révéler par la suite une donnée de première importance pour la connaissance des rapports et de la chronologie relative des ateliers de Lyon et de Vienne. Cependant les difficultés liées aux caractéristiques géologiques locales devaient apparaître avec plus d'évidence encore lorsque furent entreprises, il y a peu d'années, et avec des moyens plus performants, des recherches destinées à identifier, sur différents sites d'habitats à Lyon et à Vienne, les céramiques issues de l'atelier de Loyasse. On devait s'apercevoir alors que plusieurs ateliers, produisant des « imitations » de céramiques sigillées, avaient fonctionné dans la région dès cette époque, ce qui ne pouvait qu'aggraver les difficultés d'identification en laboratoire résultant du contexte géologique.

L'intérêt de pouvoir distinguer les productions lyonnaises des productions viennoises allait se trouver considérablement accru lorsqu'il fut évident, à la suite des premières séries d'analyses effectuées sur le matériel sigillé, supposé lyonnais, de différents sites du *limes* rhénan comme Haltern et Neuss, que ce matériel provenait en majorité d'ateliers encore inconnus de la région de Lyon-Vienne. C'est ce que montrait notamment la présence, parmi les timbres des céramiques sigillées rattachées à la région lyonnaise, de très nombreux *ateiana*, pratiquement absents à la Murette (von Schnurbein, 1982). L'attribution, beaucoup plus récente, aux ateliers viennois de céramiques sigillées signées MENA AVILI devait encore raviver l'intérêt pour cette distinction entre productions lyonnaises et productions viennoises.

Il est cependant très probable que les problèmes d'attribution des *ateiana* à Lyon ou à Vienne auraient été résolus depuis longtemps, malgré la séparation qui demeure partielle des productions de ces deux sites d'ateliers, si

l'on avait pu disposer d'un matériel céramique en bon état de conservation. Malheureusement ce n'était le cas ni pour Haltern, ni pour Neuss. Sur ces deux sites de consommation les altérations de composition rendent en effet la distinction des productions viennoises et lyonnaises à peu près impossible (Lemoine, Picon, 1982).

Les problèmes d'identification en laboratoire se posent en des termes sensiblement équivalents pour les céramiques calcaires à parois fines et pour les céramiques sigillées. En revanche, ils allaient se poser différemment pour les amphores lyonnaises, toujours en pâte calcaire, dont l'importance pour la connaissance de l'économie antique devait susciter de nouvelles recherches, afin d'augmenter la sûreté des attributions effectuées en laboratoire (rappelons qu'il s'agit d'amphores à vin et à sauce de poisson, très largement présentes sur de nombreux sites de consommation, qui reproduisent des types en usage dans différentes régions d'Italie, d'Espagne et même de Méditerranée orientale; on a pu montrer qu'elles servaient au reconditionnement en amphores de produits parvenus en vrac à Lyon) (Dangréaux *et alii*, 1992). La difficulté particulière de l'identification en laboratoire des amphores lyonnaises tient à l'adjonction de dégraissant à leur pâte, qui en modifie les compositions. Mais l'étude de ces compositions chimiques, associée à l'étude pétrographique approfondie de ce même dégraissant, allait finalement permettre des identifications d'une sûreté rarement égalée (Schmitt, 1993).

Les céramiques non calcaires de la région lyonnaise ont donné lieu à beaucoup moins d'études en laboratoire que les céramiques calcaires. Pour les céramiques à parois fines, en pâte non calcaire, cela était dû pour une large part à des difficultés d'analyse liées à la petitesse des prélèvements possibles, mais aussi à l'hétérogénéité des gisements d'argile utilisés pour ces fabrications. Pour les céramiques culinaires, en revanche, la raison principale de cette situation est l'intérêt tardif soulevé par ce type de matériel. Leur étude en laboratoire a été reprise récemment, à la suite de travaux portant sur les caractéristiques techniques des céramiques culinaires, qui ont été effectués au Laboratoire de céramologie et ont mis en évidence de profondes transformations techniques et des bouleversements dans l'implantation des ateliers en Gaule, au cours du I<sup>er</sup> s. de notre ère.

Une présentation détaillée des résultats obtenus en laboratoire sur les céramiques de la région lyonnaise paraissait difficile à envisager dans le cadre de la publication actuelle. Le nombre particulièrement élevé d'ana-

lyses, l'importance accordée aux données géologiques et aux recherches sur la longue durée (indispensables à la compréhension des problèmes d'approvisionnement en argile) s'y opposaient. Aussi a-t-on pris le parti de ne faire figurer, pour les principaux sites de production et les principales catégories de céramiques, que les caractéristiques de composition qui pourraient aider à l'identification des productions lyonnaises sur les sites de consommation, assorties parfois de quelques remarques complémentaires sur les dégraissants et sur les techniques. En revanche, il a été décidé que l'ensemble des recherches de laboratoire qui ont été effectuées sur les céramiques de Lyon ferait l'objet d'une publication séparée complétant la publication en cours.

### UN PROGRAMME DE RECHERCHE FÉDÉRATEUR

Quelles qu'aient été les limites des analyses physico-chimiques, leur apport essentiel à l'interprétation d'un mobilier par ailleurs considérable allait rendre indispensable une reprise des recherches, d'abord dispersées puis fédérées, à partir de 1987, dans un programme collectif réalisé par des équipes renouvelées. Prévu initialement pour trois ans, il avait deux objectifs principaux : d'une part la réalisation de monographies des ateliers lyonnais, d'autre part l'identification ou la caractérisation d'autres productions régionales, par exemple la céramique dite allobroge, ou la sigillée claire B.

Le champ de la réflexion était à l'origine très vaste : période romaine, espace régional, tous types de céramique, problème de production mais aussi de diffusion. Tous les ateliers connus, tous les types de productions locales identifiées par analyse ont effectivement été plus ou moins exhaustivement traités. Champ trop vaste sans doute puisque malgré le nombre des participants, l'engagement des institutions, la collaboration sans faille du Laboratoire de céramologie, les moyens financiers mobilisés et le renouvellement du programme pour trois ans, il a fallu revoir à la baisse les ambitions initiales. Rappelons cependant que cette publication ne présente que la première partie du résultat des études sur les productions de Lyon, celle qui couvre la période augustéenne, et qu'elle sera suivie d'une seconde livraison consacrée aux productions plus récentes. En outre, une partie des travaux concernant d'autres ateliers rhodaniens a déjà été publiée. Il n'en demeure pas moins vrai que même si les ambitions initiales étaient excessives, elles se justifiaient pleinement par notre volonté de sortir de la céramologie



étroite et de donner les bases d'une analyse de phénomènes économiques qui ne peuvent être compris que dans la durée et dans un espace large.

### ATELIERS OU PRODUCTIONS ?

Dès les premiers mois de travail, s'est posé un problème dont la solution paraît, aujourd'hui évidente, mais qui, à l'époque a nourri de nombreuses discussions. Devions nous étudier les ateliers rhodaniens ou bien les productions ? Deux logiques en effet pouvaient s'opposer : d'une part celle qui consistait à réaliser un chapelet de monographies d'ateliers, mettant en œuvre la totalité de l'information depuis la fouille (site, structures, mobilier) mais en s'en tenant strictement au mobilier découvert lors de la fouille. C'est une logique documentaire qui prévalait souvent au milieu des années 1980 : il faut diffuser en priorité et de manière exhaustive l'ensemble de la documentation disponible sur un site, voire sur une opération ; nos successeurs feront le tri... L'autre parti se fondait sur l'apport considérable du Laboratoire de céramologie qui avait permis, dès 1970, de différencier, par analyse dans le mobilier de la Muette, la sigillée ou les moules locaux de ceux qui avaient été importés d'Arezzo ou de Pise. Très rapidement d'autres séries d'analyses, entre 1970 et 1980, ont permis d'identifier non plus sur les sites de production mais sur des sites de consommation à Haltern, Strasbourg, etc. des séries lyonnaises de sigillée non représentées dans le mobilier des ateliers et plus précisément des *ateiana*. Enfin, des productions entières, non attestées par des découvertes de rebuts en atelier, comme des amphores, venaient d'être attribuées par analyse à Lyon. Devait-on alors privilégier la synthèse des informations disponibles sur les séries produites à Lyon ?

Tous les acteurs du programme collectif de recherche se sont facilement laissés convaincre de l'intérêt de la

seconde solution qui présentait cependant quelques inconvénients. D'abord le risque de la course stérilisante à l'exhaustivité : toujours plus d'analyses pour mieux assurer les identifications, pour repérer de nouvelles productions ou des variantes de productions connues mais aussi pour établir des cartes de diffusion rigoureuses. La masse des informations disponibles, déjà assez délicate à mettre en œuvre, et surtout la nécessité de ne pas retarder indéfiniment la diffusion de ces résultats ont conduit à ne réaliser que les analyses indispensables. Autre problème, celui de l'homogénéité de l'illustration : certains clichés ont disparu au fil des dossiers et on ne pouvait les refaire ; il n'a pas été possible de normaliser les clichés ou les dessins du catalogue des estampilles de la Muette qui intègre, dans sa nouvelle version, des timbres de Haltern ou d'autres sites éloignés. Dans la mesure où la précision du dessin ou de la photographie est indispensable aux caractéristiques d'appartenance à un atelier, ces imperfections étaient-elles tolérables ? Il eût sans doute été possible, avec un peu d'argent et beaucoup de temps, de refaire toute l'illustration du catalogue des estampilles. Mais de combien de mois aurait été retardée la clôture du manuscrit ?

Quelles qu'aient été les erreurs et les difficultés, de choix en options, le projet initial de présenter un catalogue de référence des productions à Lyon a été respecté. Il doit permettre à la communauté scientifique de faire maintenant progresser la recherche dans deux directions. D'une part l'étude des modalités du passage d'Italie en Gaule de nouvelles techniques de fabrication, de nouvelles méthodes de production et de diffusion, de nouvelles habitudes de consommation, c'est-à-dire un aspect du processus de romanisation. Et puis, naturellement, l'étude des aires de diffusion et des systèmes de commercialisation de ces productions puisqu'elles seront enfin, nous l'espérons, facilement identifiables par nos collègues.